

affreux et se démenèrent comme diables en eau bénite, afin que je les laissasse courir après cette proie opime. J'eus bien du mal à maîtriser leur humeur belliqueuse et ce ne fut qu'après un grand quart d'heure, lorsque rennes et chasseurs se furent considérablement éloignés, que la fougue de mes coursiers se calma un peu et qu'ils revinrent à des sentiments plus raisonnables. Puis le froid me saisit; car il était encore de — 40° centigrade, et il m'obligea à faire un violent exercice pour rétablir la circulation du sang. J'avais aussi une grande faim et n'entrevois pas sans ennui la perspective où je me trouvais d'attendre longtemps encore mon dîner.

Sur ces entrefaites, un grand loup blanc se présente à moi du côté opposé à celui par lequel mes gars s'étaient éclipsés. Il avait accouru sur notre sentier à l'appel de mes chiens.

Un loup est chose si vulgaire, dans ce beau pays, que la présence de celui-ci ne m'émut pas plus que ne l'aurait fait celle du plus chétif roquet. Je saisis ma hache, courus sus à la bête et la mis en fuite incontinent. Mais je compris alors qu'il serait prudent de faire du feu et je fis choix d'un lieu propice au bivouac. J'y creusai la neige à l'aide de mes raquettes, j'y disposai les branches de sapin, j'abattis quantité d'arbres morts que j'empilai en bûcher, et j'allumai un grand feu. Ces soins ne me prirent pas moins de deux heures. Depuis longtemps je n'entendais plus bigonner mes